

# Beat Sterchi

## La Vache

Préface de Claro

Roman traduit  
de l'allemand par  
Gilbert Musy

**ZOE**

LA VACHE

*Domaine alémanique dirigé par Camille Luscher*

BEAT STERCHI

LA VACHE

*Traduit de l'allemand par Gibert Musy*

Préface de Claro

Postface de Wilfred Schiltknecht

**ZOE**

*Les Éditions Zoé remercient Pro Helvetia, fondation suisse  
pour la culture, de son soutien à publication de ce livre.*

Titre original: Blösch  
Copyright © 1983 by Diogenes Verlag AG Zürich  
Première édition en français: Zoé 1987

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)  
Maquette de couverture: Silvia Francia  
Illustration: « Brown textured cowhide »  
© seeyou/Shutterstock.com

ISBN 978-2-88927-658-5  
ISBN EPUB: 978-2-88927-659-2  
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-660-8

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

## PRÉFACE

Claro

### La vie rêvée des vaches

La chose est entendue : jamais le sang des bêtes ne séchera sur la page de nos consciences. Nos mains, à peine le clavier délaissé, semblent se rappeler que de tout temps elles n'eurent d'autre loisir que de saisir le vif pour le traîner sans compassion jusqu'au pays des morts. Notre persistance à nous dire et nous croire humains a beau remplir des volumes entiers, en nous ahanant un pénible boucher, un forçat du merlin, qui aiguisent ses couteaux comme d'autres se frottent les mains à la seule pensée d'un dernier festin. Toute naissance semble avoir en ligne de mire la porte béante d'un four. Non pas du berceau au cercueil, d'une boîte à l'autre, mais de l'étable à l'abattoir : ainsi réglons-nous l'illusoire question de notre survie. Pour nos transports et nos guerres, nous avons usé des légions de rosses. Pour égaler le vin et nous remplir la panse : un peuple de vaches. La vache ! Il manquait à cette dernière une œuvre digne de *Moby Dick*, écrite par quelqu'un capable de prendre aux cornes ce doux Léviathan des campagnes. Avec *Blösch*, publié en

1983 en langue allemande, et traduit quatre ans plus tard en français par Gilbert Musy, l'écrivain suisse Beat Sterchi a offert à l'humble ruminant un vibrant tombeau, tel que les grands écrivains en érigent d'habitude aux villes. En lieu d'un Dublin ou d'un Berlin, il crée un monde à quatre pattes, qui vèle et qui mugit, qu'on trait puis qu'on désosse. Si le veau est de chair et d'or, alors son sang coule telle une encre radieuse. Et pendant que la vache vit sa vie de vache, les hommes vont et viennent, carambolés dans leur solitude. Ceux des villes, ceux des champs.

On entre dans le roman de Beat Sterchi un peu comme Ambrosio lorsqu'il descend du bus. Autour de lui tout s'est figé. Le voilà « livré en pâture à un public curieux », au cœur d'un étroit dimanche. Une étrangeté s'empare de lui, le sentiment d'un déplacement nouveau. C'est l'étranger qui rentre en lui, enfoncé comme un clou par le regard-marteau des autres. Ambrosio est Espagnol, il a laissé femme et enfants pour venir travailler à la ferme de Knuchel, et dorénavant son destin sera marqué par une lente et irrésistible érosion. À l'instar de ce travailleur déplacé, le lecteur s'avance dans les rues d'Innerwald, lui aussi hébété, ignorant encore les codes en vigueur. Mais à la différence d'Ambrosio, nous savons où nous finirons. Le livre débute en effet par un saut dans le temps qui ne laisse aucun espoir quant au trajet à parcourir :

« Bien des années plus tard, alors qu'il venait pour la dernière fois de se hisser sur la pointe des pieds et de remettre sa carte dans la fente numéro 164 du support de la machine à timbrer installée à l'entrée des abattoirs municipaux, Ambrosio se souvint de ce lointain dimanche où il était arrivé au pays nanti. »

C'est une des forces insensées du magnifique roman de Beat Sterchi : abattre les cartes d'emblée, ne laisser au suspens qu'une très courte respiration d'avance, ne rien attendre du claquement des cymbales – mais plutôt : travailler la durée des gestes et des pensées, gratter la surface des attentes et des peurs, laisser l'intériorité s'épancher à sa guise fragile mais têtue dans un monde de plus en plus bovin. Ainsi, après nous avoir présenté l'inimitable Blösch, « la *first lady* de l'étable », « la meilleure vache de l'alpage » et personnage principal du roman, Sterchi n'hésite pas, soixante pages plus loin, à lui faire passer la porte des enfers :

« Et dans les abattoirs, derrière la haute palissade, en bordure de la belle ville, la première vache apparut à l'ouverture du wagon à bestiaux. Elle hésitait en meuglant. [...] – Caramba ! Esa Vaca ! Blösch ! Yo la conozco ! Blösch ! [...] Elle était misérable, décharnée, écorchée, les os saillants, la peau pendante, les pis déformés par la machine à traire. »

Façon de rappeler au lecteur cette évidence que la fiction s'efforce souvent de grimer : tout redeviendra poussière. Oui, car ici, les sorts sont scellés, et ce qui importe n'est pas de l'ordre de l'impossible salut ou de l'inespéré rebondissement. Ici, tout se joue entre plusieurs strates, à la fois superposées et disjointes. Il y a le monde d'Innerwald, ce havre qu'est l'étable, cette arche tiède où, ballottées par les saisons, vivent et rêvent les vaches de Knuchel que nous apprenons à connaître, à reconnaître, à caresser du regard. Et puis il y a le monde social, celui des cafés où les poings s'abattent tandis que les chopes s'élèvent, le monde des phrases crachées, des jugements lâchés, où s'ébroue tout un peuple d'expressions et de

rancœurs, où jalousies et mesquineries se liguent et se tressent autour de la peur de l'étranger. Enfin, il y a le monde de l'abattoir, auquel est dévolu un chapitre sur deux, situé à sept ans du temps des pâturages, mais lui demeurant concomitant, en constituant sa cruelle double. Deux traits saillent au fil des pages, qui reviennent et finissent par se mêler : xénophobie, abattage. Pas la peine de faire un dessin : quelque chose de l'horreur passée survit ici.

Roman réaliste ? Récit champêtre assorti d'une critique sociale ? Vie d'une vache ? Comment décrire la sanglante odyssee de Blösch et la descente aux abattoirs d'Ambrosio ? S'il y a réalisme dans ces pages irradiées d'une minutie sensible au moindre détail, c'est un réalisme de la chair, de l'incarnation. Sterchi écrit toujours au plus près, à peine s'est-il posé sur la chose à décrire qu'il est sous sa peau, dans ses mouvements, épouse et son sang et les palpitations de ce sang. Tout est vivant, depuis la queue de la vache qui chasse les mouches jusqu'au sursauts de désarroi qui saisissent les personnages. Tout est également simultané dans le chœur des sensations ici déployées, donnant à chaque page une dimension concertiste qu'un lyrisme contenu aide à magnifier :

«Cependant, ce qu'Ambrosio leur reconnaissait volontiers en dépit de leur rigidité dans les détails insignifiants, c'était une disposition fort civilisée au compromis dans les grandes choses. Le combat jusqu'au sang, jusqu'à la destruction, voilà qui leur était étranger. Et il ne pouvait nier que ces corps sursélectionnés dégageaient une sorte de gentillesse rassurante : c'était sans doute à mourir d'ennui, mais la chaleur qu'elles dégageaient, l'incessante activité interne, la rumination permanente, l'éternelle digestion, multiplication, lactation,

cette production poursuivie jusque dans le sommeil, tout cela impressionnait Ambrosio malgré lui. Parfois cette activité jamais interrompue lui paraissait proprement divine, et il apprit à la respecter. »

Sterchi fait preuve d'une maîtrise stupéfiante à tous les niveaux de la narration, capable de passer de la notation légère, frôlement de couleur ou glissement de rosée, au forage mental le plus audacieux, attaché tantôt à façonner du pittoresque, tantôt à épouser les courbes torturées d'une pensée hébétée. Sachant aussi bien nous perdre dans l'aquarelle dentelée d'un petit matin qu'écraser sur la page l'alphabet des viscères fumantes. Et jamais de complaisance, jamais d'alanguissement dans la fresque dantesque, l'humain est une qualité volatile qui va d'un corps à un autre sans jamais s'attarder. Quand on est à l'abattoir, on est au cœur d'une chaîne de métiers, on navigue d'un forçat à l'autre, les corps se bousculent, les paroles finissent dans la sciure, le sang coule, les fronts sont perforés, et tous les cœurs semblent respirer et se convulser au même rythme d'un labeur tantôt colérique, tantôt hypnotique. Puis un chapitre nous rend à l'étable, à son tendre poumon, le temps s'immobilise, chaque surface dégage chaleur et patience, Ambrosio traite comme on pense, à jets rudes et amicaux ; puis retour à l'abattoir, de nouveau « cette sensation de concentration et d'oubli, d'abolition dans le travail », de nouveau « la solitude des troncs sans tête », « des gémissements sans espoir ». Le cycle semble infini, même si l'on sait, dès le début du livre, qu'un jour Ambrosio cessera de pointer. Tout cesse et tout recommence : voilà ce que murmure, en son génie symphonique, *La Vache* de Beat Sterchi.

Il y a chez l'auteur une véritable philosophie du récit. Un mode d'exposition de l'agir, qui innerve tout le livre.

Ici, les choses adviennent, se font, naissent et meurent dans leur singularité orpheline. L'animé est surgissement, non moins que l'inanimé. Et dans la phrase, tout peut devenir sujet, agir, et non plus subir: « Une fois de plus, le marteau s'abattit. Le piquet vibra. »; « Une chaise fut déplacée. »; « Les cous se redressèrent, les fronts se déplissèrent, les bouches se refermèrent sur les cigares mouillés de salive. » Fragmenté, voire détrôné par ses parties, l'homme n'est plus le propriétaire de son corps, mais un nom d'emprunt pour désigner une plus vaste machinerie que lui. Et peut-être que le monde, finalement, n'est qu'un vaste abattoir, un peu plus métaphorique mais non moins violent, et tout aussi désillusionné. Chacun y dépèce sa parcelle de temps. L'équarrissage est général. Non seulement Dieu est mort, mais il pend à un crochet, aux yeux de tous :

« Comme toujours: On espère un signe, une réponse, et rien ne se passe. Des tripes mollasses seulement apparaissent devant le poitrail de la vache brisée.

Jaillissement comme du dégueulis.

Elle ne cache plus aucun secret, elle s'est radicalement révélée – et rien en elle n'est extraordinaire.

L'usuelle poulpe de l'estomac et des boyaux.

Aucun oracle bovidé. »

Face à ce désastre, toutefois, quelque chose résiste, que le roman de Sterchi cache et chérit comme un secret fragile. Quelque chose qui est de l'ordre de l'émerveillement, et qui fait que *La Vache*, en dépit de sa dureté et de sa cruauté incessamment modulées, n'est pas un dédale de désespoir. Comme si, derrière chaque incident, chaque heurt, brillait une imperceptible épiphanie, flottait l'ombre d'un miracle. Sous le sang: le lait. Sous la hargne: la patience. Grâce à la construction

cyclique qui fait tourner le roman, le lecteur peut à tout moment quitter les rôles des bêtes pour entendre, montant du fin fond de la paille, le soupir animal de la vie. Sa douceur soupçonnée. Un monde musculeux et odorant qui oppose son parfum aux aigres senteurs tripières. Et dans l'extraordinaire traduction signée par Gilbert Musy, c'est souvent une fête verlainienne : «L'air de l'étable vibrait de l'avidité animale.»

*La Vache* de Beat Sterchi vibre quant à elle d'une insatiable avidité poétique. Sa prose, d'une générosité infinie, ne connaît pas les baisses d'intensité, sait s'adapter à tous les décors, toutes les têtes, tous les cris, toutes les tendresses interdites. Incarnée de part en part, elle saisit le lecteur et lui offre l'expérience d'une langue magnifiquement *ruminée*. «Cher animal mort» pense à un moment une des voix du livre – une pensée qui s'épanouit à chaque page sous forme d'un lent et patient éblouissement aux mille cadences.



*... et quand un veau sans tache aucune naissait  
dans leurs étables, ils l'appelaient « Blösch »  
à cause de son pelage tout roux*



## I

Bien des années plus tard, alors qu'il venait pour la dernière fois de se hisser sur la pointe des pieds et de remettre sa carte dans la fente numéro 164 du support de la machine à timbrer installée à l'entrée des abat-toirs municipaux, Ambrosio se souvint de ce lointain dimanche où il était arrivé au pays nanti.

Après un voyage aussi épuisant que compliqué de son Sud natal vers un Nord attirant incarné seulement par quelques noms imprononçables sur des papiers officiels, voyage qui l'avait conduit par des plaines désertiques, des cols et des tunnels, il s'était retrouvé subitement, débarqué et abandonné tel une pièce de bagage, au centre d'Innerwald, au centre de ce village que depuis des mois il avait essayé obstinément, mais en vain, de se représenter. Enfin arrivé! Enfin ce qu'il avait souhaité pour lui et pour sa famille se réalisait. Bientôt il travaillerait, gagnerait de l'argent; bientôt il pourrait envoyer ses premiers mandats: il avait réussi, lui Ambrosio, là où tant d'autres échouent, et pourtant, à peine arrivé, il fut saisi du désir de courir après le bus qu'on voyait encore, de crier halte! au chauffeur, de se faire ramener immédiatement, par tunnels et montagnes, vers la lumière de son propre village à La Corogne.

Mais le car postal ne l'avait pas attendu, il était parti, avait glissé latéralement comme un rideau de théâtre jaune et l'avait livré en pâture à un public curieux.

Une douzaine d'Innerwaldiens, à l'instant encore occupés à manipuler des bidons et des seilles à l'entrée de la laiterie coopérative, à donner des ordres à leurs chevaux et à leurs chiens, à rire et à se vanter, soudain se turent, interrompirent leurs activités pour fixer l'étranger debout au milieu de la place de leur village, exposé comme un poisson à l'étalage, hésitant comme un détenu libéré devant le porche de la prison.

Rien ne bougeait plus : le film était bloqué ; le son manquait, seule l'eau de la fontaine chantait encore.

Ambrosio était incapable du moindre mouvement, incapable de se rouler une cigarette : paralysé, il se voyait face à lui-même. Tout en lui avait subitement acquis une étrangeté menaçante. Il sentait ses cheveux coupés ras autour de sa calvitie, sentait que ses cheveux étaient noirs. Il percevait l'odeur de sa propre transpiration, sa chemise était sale et humide, il aurait tant aimé cacher ses jambes maigres qui dépassaient, filiformes, d'un pantalon qui s'arrêtait au genou. Il jeta un regard à sa petite valise déformée, leva ses yeux vers les gens, les baissa encore : en une seconde, il avait appris la solitude. Pour la première fois de sa vie, il sut qu'il était petit, étranger et différent.

Il fallut qu'un étalon franc-montagnard cherche à se débarrasser de son harnais tout en hennissant bruyamment pour que le dimanche soir se remette à vivre. Le moteur d'un tracteur vrombit ; les Innerwaldiens se remirent à rire et à se vanter ; les bras des fromagers s'emparèrent de nouvelles seilles de lait, déversant par quintaux le flot blanc dans la balance et les bacs de refroidissement ; les chiens de berger attelés poursuivirent leurs aboyantes rivalités à distance respectable, de

son sabot une haridelle gratta le pavé rond à en faire jaillir des étincelles.

Cette reprise des activités réjouit Ambrosio et il serait resté encore longtemps immobile au milieu de la place si un groupe de vaches se dirigeant sur lui ne l'avait contraint à prendre une décision. Deux garçons dirigeaient les animaux vers la fontaine située en face de la laiterie, devant l'auberge Ochsen. En tête du troupeau marchait avec des allures de maire une bête puissante à l'air paisible, certes, mais qui ne paraissait pas disposée, néanmoins, à dévier de deux pas de son trajet ordinaire à cause du petit Espagnol.

Ambrosio empoigna sa valise et, tout en cherchant de sa main libre ses papiers dans ses poches, il se dirigea vers la laiterie où il mit sous le nez d'un visage adolescent son permis de séjour et un autre document de la police des étrangers. Mais il se vit cerné de visages muets, lèvres serrées. Les regards le jaugeaient, les fronts se plissaient, les têtes oscillèrent horizontalement, non ; on se tourna vers le laitier. Celui-ci, sans interrompre la pesée, s'enquit de ce que leur voulait ce freluquet en pantalon court.

— Je crois bien que c'est l'Espagnol à Knuchel. Regarde, voilà ses papiers, dit un paysan en tendant la liasse fatiguée au laitier.

— Aha ! Il s'est donc décidé. N'a pas l'air fait pour sortir le fumier, le gaillard. N'a pas le thorax, il me semble. Est-ce que je me trompe ?

Ce disant, le laitier qui les dominait tous du haut de la rampe emplît ses propres poumons à les faire sauter.

— Il y a sûrement plus à faire à torcher les morveux qu'à l'étable, chez Knuchel, poursuivit-il. Écoute ! Le garçon à Knuchel arrive toujours le premier avec son lait. Tu comprends ? Y a longtemps qu'il est reparti.

Ambrosio secoua la tête.

— Tu ne sais pas l'allemand? lui demanda-t-on, amusé, après quoi plusieurs Innerwaldiens éclatèrent de rire. Le laitier aussi fit encore quelques plaisanteries mais s'arrêta quand il s'aperçut qu'Ambrosio qui sentait bien de qui on riait mais ne soupçonnait pas malice se mit à rire lui aussi et osa même, au milieu de tous ces Innerwaldiens, rouler enfin la cigarette tant désirée.

— Mosimann! Tu passes près de chez Knuchel. Emmène le petit, là!

La nuit tombait déjà quand Ambrosio descendit la rue du village. Il suivait un petit char qu'un garçon buté freinait cependant qu'un bouvier bernois noir, rouge et blanc, pressé de trouver son écuelle, tirait de toutes ses forces. Ambrosio aussi avait faim. Il aurait volontiers avalé quelques lampées de la soupe dont l'odeur douceâtre s'échappait en volutes du bidon posé sur le char. Il ne se doutait pas que ce n'était que du petit-lait, un résidu de fromagerie destiné à l'engraissement des porcs.

Ambrosio ne vit pas grand-chose d'Innerwald. La rue était peu éclairée et devant les fermes aussi il y avait peu de lumière. Mais il entendit des bruits de sabots, des appels et des ordres destinés aux bêtes; il entendit le choc des récipients métalliques qu'on lavait à la fontaine et qui rendaient un bruit de clochettes; il entendit des bruits de balai, de voitures, des poules et des cochons, car les Innerwaldiens, dans leurs granges et leurs étables, vaquaient aux dernières besognes de la journée et aux premiers préparatifs du lendemain.

On distinguait encore bien la silhouette des fermes: les toits hauts et larges comme si à eux seuls ils devaient protéger la moitié du monde d'un ciel agressif; chaque toit une cathédrale. Par ailleurs, Ambrosio s'étonnait de voir partout le fumier empilé au bord de la route. De véritables montagnes de fumier s'élevaient devant les maisons et répandaient leur odeur.

Une fois sortis du village, le garçon sourit à Ambrosio et lui proposa de placer sa valise sur le petit char.

— Plus que cinq minutes, dit-il en tendant à Ambrosio ses doigts écartés.

Ambrosio n'avait aux pieds que des sandales légères et il marchait sur la bande d'herbe centrale du chemin qui en trois lacets, passant devant des pâturages enclos et des vergers, descendait pour pénétrer dans un bosquet de sapins après un long virage.

Après le bosquet, le garçon désigna un groupe de constructions qu'on devinait encore dans la pénombre.

— C'est là qu'ils sont, les Knuchel, dit-il. Il fit un signe et disparut dans la nuit avec son chien et son petit char.

Avant de prendre l'étroit sentier qui conduisait vers le domaine blotti entre deux collines, tel un autre village, Ambrosio roula encore une cigarette.

Tout en aspirant profondément les premières bouffées, il remarqua que le ciel était étoilé.

Knuchel avait l'habitude assez répandue dans le pays nanti de ne pas faire attendre ses vaches le dimanche non plus, de ne pas faire languir davantage que la semaine leurs tétines. Il était rentré tôt de son tour du propriétaire qui se terminait par un café arrosé à l'Ochsen et avait rapporté que ni à la poste ni ailleurs on n'avait de nouvelles de l'Espagnol attendu, mais que par contre l'absent alimentait déjà violemment la rumeur publique. Ils étaient loin d'être tous favorables à sa venue, à commencer par le laitier. L'Italien malpropre de Boden, selon lui, rendait plus difficile déjà la fabrication d'un fromage de qualité. Depuis longtemps le lait d'Innerwald n'était plus ce qu'il avait été. Il ne manquait plus désormais que la venue d'un Espagnol ! On le verrait bien : la paie du lait de Knuchel s'en ressentirait, et l'honneur de toute la société de laiterie.

Là-dessus, la mère Knuchel avait secoué la tête et ravalé à demi un « crévingtdieu » avant de se pencher à nouveau sur les pousses de géranium de la tonnelle.

Le paysan s'était encore brièvement arrêté près d'elle. Les mains au fond des poches, il avait jeté un regard sur les champs puis sur le potager, avait félicité sa femme pour l'ordre qui y régnait et la grand-mère pour ses poules, et puis, cachant mal son impatience – « Ben, je vais m'y mettre » –, s'était dirigé vers la maison pour se changer. Il avait glissé son pantalon du dimanche sur un cintre accroché derrière la porte de la chambre, ajustant soigneusement les plis, avait enfilé une salopette propre et des bottes sèches, puis il avait disparu à l'étable en compagnie de son fils Ruedi pour sortir le fumier et traire ses vaches.

Les vaches de leur côté avaient émergé plus tôt que d'habitude de leur somnolence, s'étaient mutuellement encouragées à se réveiller par des meuh plus joyeux que d'ordinaire, eurent tôt fait d'oublier cette stupeur engendrée par l'étable et qui dure jusqu'au printemps.

Ce n'est pas que la vie des vaches de Knuchel ait été plus dure que celle des autres bovidés d'Innerwald. Bien au contraire. Leur patron ne tolérant pas que les représentants beaux parleurs approchent à moins des trois jets de patate du domaine, les vaches bénéficiaient deux fois par jour du massage mammaire que procure une traite manuelle et, après chaque évacuation de lait, d'un tour à la fontaine. Si dans les fermes plus accessibles à la technologie moderne, la liberté de mouvement des vaches se restreint durant l'hiver à un pas en avant vers le fourrage et un pas en arrière vers la couche crottée de part en part, les heureuses vaches de Knuchel jouissaient régulièrement au moment de boire d'un minimum de vraie liberté de mouvement. Grâce au déplacement à la fontaine, il n'était pas nécessaire de repousser jusqu'à

l'époque de la pâture les petites algarades et les combats singuliers indispensables au maintien de la hiérarchie du troupeau, ni de les refouler dans l'inconscient collectif de la race. Deux fois par jour, Blösch, la *first lady* de l'étable, pouvait manifester sa suprématie, pouvait admonester d'un coup de corne bien ajusté et à coups de sabots les génisses par trop ambitieuses. La maternité surtout entraînait souvent un orgueil démesuré, des exigences excessives, mais mères, elles l'étaient toutes, et ce n'est pas parce qu'une vache avait mis bas dans la nuit un veau qui mugissait dans la paille que Blösch allait renoncer à sa prérogative de quitter la première l'étable, de tremper la première ses naseaux dans la fontaine, d'aspirer au moins une ou deux douzaines de litres d'eau sans baver et de retourner la première sur la paille. À chacun son rang. Mais plus Blösch devenait intransigeante, plus elle développait des manières affectées de sergent-major convoyant quotidiennement la section vers la fontaine à coups de brusqueries campagnardes, et plus ardemment les animaux faibles de la hiérarchie bovine knuchélienne manifestaient leur respect en se complimentant de rang en rang, se pourléchant de privilège en privilège avec des fatuités de ballerines, et plus supportables leur devenaient toutes ces longues heures à l'étable. Tout en régurgitant par portions le foin prémâché stocké dans leurs panses pour le ruminer avec ennui, elles pouvaient rouler dans leurs crânes épais des idées de vengeance, forger de nouveaux plans d'insurrection stabulaire jamais couronnés de succès mais très divertissants néanmoins.

Blösch étant proche de son terme et susceptible de vêler la nuit même, sa prééminence semblait moins contestable que jamais.

Le paysan, du reste, à peine entré à l'étable, s'était arrêté près d'elle.

— La meilleure vache de l'alpage, avait dit le père.

— Pourvu qu'elle ne refasse pas un coillu, avait dit le fils. Blösch avait meuglé.

Les onze autres vaches aussi étaient excitées. Elles savaient que le dimanche elles faisaient particulièrement plaisir à leur patron et qu'au septième jour il était toujours plus bavard et plus entreprenant. Avant même d'enduire ses mains de deux couches de graisse à traire et d'empoigner enfin les tétines pleines de ses cassins tannés, Knuchel faisait l'éloge des dos droits, admirait des garrots en pleine croissance, cajolait des flancs faiblissants, séchait et poudrait des égratignures mal cicatrisées ou des plaies causées par un coup de fourche. Le dimanche, le docteur Knuchel donnait ses consultations. Il enduisait de pommade la patte de l'une, à telle autre administrait quelques gouttes d'eau-de-vie de pomme de terre tirée d'un flacon vert empoussiéré pour désinfecter une piqûre de guêpe près de l'œil. S'il y avait à l'étable un jeune veau, un nouveau-né ou des bêtes à l'engraissement, il désinfectait les cordons ombilicaux, réglait les guides des cornes, desserrait d'un cran les muselières et les licous des animaux à croissance rapide. Il prenait aussi le temps de gratter derrière l'oreille celles qui étaient portantes et ne manquait jamais de promettre à celles qui étaient en chaleur un prochain soulagement par les soins de Gotthelf, le vaillant taureau du syndicat d'élevage local.

Les bêtes ne restaient pas insensibles à ces attentions. Toutes elles tendaient leur pelage roux-blanc, dressaient les pis et battaient de la queue à en réchauffer le cœur de Knuchel qui se voyait contraint d'ajouter une poignée supplémentaire de paille fraîche sous chacune.

Ensuite Knuchel et son fils avaient refermé la porte de l'étable, lavé à l'eau tiède les tétines sensibles aux courants d'air, préparé les pis et trait l'étable au grand complet.

Le résultat était satisfaisant. Une des vaches, la jeune Flora, s'était même donné la peine de battre un record : traite du matin et du soir additionnées, Knuchel avait soutiré pour la première fois plus de 25 litres de lait de sa citerne à trayons.

Flora n'avait pas un pis géant qui balayait inutilement le sol et sous lequel on n'arrivait pas à glisser la seille ; elle avait un petit pis ferme et fin aux trayons impeccables sur lesquels Knuchel avait tiré, en mouvements réguliers, croisant l'arrière et l'avant d'abord, puis devant seulement pendant un temps étonnamment long encore. À l'aide des dernières ressources mobilisables de son ventre, la jeune vache avait lutté contre le tarissement. Elle avait bombé le dos et au lieu de mâcher l'aliment disposé dans la crèche pendant la traite – illégalement, il est vrai, mais en toute bonne foi et pour les calmer – elle avait respiré profondément.

Quand enfin il eut cessé, Knuchel resta assis, épuisé, hébété presque. À moitié sous le ventre de la vache encore, et plus très assuré sur son botte-cul, il avait fixé la seille entre ses genoux qui débordait, moussait. Knuchel avait repoussé son capet et de l'avant-bras s'était essuyé le mélange de sueur et de poussière de pelage qui collait à son front, puis il avait grogné :

— C'est pourtant vrai qu'il nous manque un vacher. Si seulement cet Espagnol pouvait arriver bientôt.

Il était inquiet. Très inquiet. Plus d'une fois déjà il avait dû soigner ses articulations, plus d'une fois il s'était rendu aux bains, sur la montagne et derrière la montagne. À Schwarzenburg, au Gurnigel, jusqu'à Weissenburg même. Il ne détestait rien tant que de traîner à l'étable, les tendons enflammés enduits d'une épaisse couche de pommade, à ne rien pouvoir faire et à écouter le lait jaillir dans les seilles sans son aide. C'est sans plaisir qu'il avait à chaque fois été chercher sa femme à la cuisine,

convaincu par-devers lui qu'une femme n'avait pas sa place sous le ventre d'une vache. Sa seule consolation, durant ces journées toujours douloureuses, était que la balance près de la fenêtre indiquait des poids qui se situaient bien en deçà des moyennes ordinaires. Toutefois, il minimisait ces mauvaises performances et quand la paie du lait était moindre, à la fin du mois, il mettait même en cause des veaux voraces, des cochons malades qu'il aurait retapés avec du lait ainsi qu'un nombre à son avis bien trop grand de chats bien trop effrontés auxquels il prétendait avoir trempé les moustaches dans des bassines entières de lait.

Le fantôme cauchemardesque du représentant en machines à traire n'en apparaissait pas moins à chaque fois. L'image d'une solution qu'il ne voulait pas lui ravissait son calme le jour et le sommeil la nuit. Sa femme et son fils n'osaient plus en parler depuis longtemps, mais la grand-mère continuait à lui glisser au café, avec son courrier du matin, des prospectus, des récits de paysans enthousiastes et des invitations aimables à venir assister, sans aucun engagement, à des démonstrations. Mais rien que l'idée du bruit de ces froides machines suceuses lui faisait mal. Il se méfiait de l'éclat chromé des cuves, de la flexibilité des tuyaux de plastique transparent; il ne pouvait tout bonnement pas se représenter ses vaches au centre d'un réseau de tuyaux, de pompes et de soupapes. Il voulait voir son lait, l'entendre, le sentir, et non pas faire confiance à un système qu'il ne contrôlerait plus, dont il ne savait même pas exactement où il le mènerait, ni comment.

Voilà pourquoi Knuchel avait désiré si ardemment que l'Espagnol arrive à temps, avant la prochaine tendinite. Il sentait approcher une rechute alors que Ruedi devait bientôt retourner à l'école et que, à cause du fourrage vert, toute l'étable entrerait en lactation de compétition.

Il n'y avait pas que Flora qui cherchait à se surpasser, Spiegel aussi, et Tiger, Stine, Fleck, et Båbe. Toutes produisaient à qui mieux mieux, toutes se donnaient vachement : une fois de plus, dans une solidarité concertée, elles avaient montré à Blösch – qui était à goutte et ne pouvait se défendre – leur front uni de Simmental tachetées. De la première à la dernière, toutes produisaient plus que la moyenne. C'est plus de 200 litres que Knuchel père et fils avaient sortis de l'étable, et leur fierté avait même déteint sur Prinz, le chien berger, qui avait tiré vers le village sa carriole chargée de trois bidons remplis à ras bord avec plus d'entrain encore que d'habitude.

— Tu crois qu'il y en a qui en ont plus ? avait dit Knuchel.

— Il va en faire une tête, le laitier, avait rétorqué sa femme qui était sortie sur le perron.

Ambrosio écrasa sa cigarette et l'enfouit dans la poussière du chemin, se cogna ce faisant à un caillou et, advienne que pourra, se dirigea vers la ferme de Knuchel.

— Caramba, ya estamos aquí, se dit-il, et tout en dégringolant la pente, sa valise à la main, il sentit ses sens s'aiguiser, une foule d'impressions le terrasser. Aucun détail ne passait inaperçu. Le tas de fumier qui fermentait doucement sous l'assaut des mouches et des moustiques était immense, ici aussi. Mais ce n'était pas de son odeur seulement qu'il s'imprégnait, c'était de tout, des dimensions et des proportions des remises et des granges qui se découpaient sur le ciel nocturne, des arbres et des buissons, de l'aspect du terrain, du calme qui régnait, des couleurs et des formes auxquelles il ne prenait même pas garde. Des mois plus tard encore il se rappela exactement l'odeur de résine des bourgeons du premier, du deuxième et du troisième pommier le long du chemin, de l'éclat bleu-gris des piquets de l'enclos. Le couinement qui retentissait

dans la porcherie sonnait gras et rassasié, ce devaient être des castrats prêts pour la boucherie qui se disputaient les meilleures couches. Ambrosio sentit l'odeur des pondeuses qui s'affairaient dans leurs nids derrière les parois chaulées du poulailler. Il traînait une odeur de patates bouillies et de terre cuite collée aux épluchures; une odeur de chats aussi et de cèdre fraîchement coupé. Ambrosio entendit aussi le souffle du gros bétail, le tintement des chaînes, le meuglement très sourd d'une bête prête à mettre bas. « Bizarre qu'ils n'aient pas de chien » eut-il le temps de penser avant d'être renversé par un paquet de fourrure grognant. « Caramba! » à peine s'était-il approché du domaine que le voilà déjà étendu dans la poussière sous un chien berger qui de sa langue en serpillière lui essuyait la moustache. « Caramba! Un perro grande como una vaca. Caramba! » Ambrosio se débattait désespérément, mais il fallut un « Hé Prinz! » énergique pour que le chien se calme. Knuchel était apparu sur le pas de porte de la cuisine.

Ambrosio se redressa, chassa la poussière de sa chemise, de son pantalon, boucla la petite valise de bois qui bâillait, et une fois de plus fouilla ses poches à la recherche des papiers.

À la cuisine, l'accueil fut cordial. Les trois petits derniers des enfants Knuchel ouvraient de grands yeux timides sur Ambrosio qui fut prié à la table déjà desservie et eurent droit à un bol supplémentaire de lait Knuchel pour leurs becs béants.

— Voilà Ambrosio, leur dit la paysanne. Et voilà Stini, et Hans et la Theres.

On ressortit le bouilli gras des profondeurs de la marmite et la grand-mère le servit à Ambrosio en tranches épaisses avec du pain taillé de même. Le paysan avait amené la bouteille avec le reste du blanc dominical et leva son verre en direction d'Ambrosio. En même temps,

il se mit à observer les mains du méridional qui s'agitaient sur la table.

C'étaient des mains calleuses et sèches. Knuchel ne pouvait leur dénier un caractère instrumental certain. Ces doigts en forme de pinces avaient l'habitude de serrer sans se ménager, avaient accompli maint travail dur et, sans honte, maint travail salissant. Les tendons de ces mains étaient solides, les ongles durs et bien pris, elles étaient ornées de cicatrices. Mais savaient-elles traire? Voilà la question. Connaissaient-elles les humeurs des trayons? Cet extérieur rude cache-t-il vraiment la tendresse intérieure indispensable pour la traite? Et si ces mains n'avaient maltraité que des culs coincés de chèvre, si elles n'avaient soutiré d'entre leurs pattes arrière maigres et recueilli dans une marmite rouillée que les quelques litres nécessaires à l'usage domestique? Les vaches de Knuchel n'étaient pas du petit bétail étique qui grignote quelques herbes sèches entre les pierres du cimetière. On ne pensait pas avoir fini de traire chez Knuchel quand une des ces chèvres conçues à la va-vite avait lâché à regret trois gouttes par derrière en s'imaginant encore que c'était un exploit. S'il avait su comment le dire, Knuchel aurait volontiers attiré Ambrosio à l'étable pour un petit galop d'essai.

Depuis un moment, du reste, Ambrosio se sentait observé avec insistance et il n'osait guère se servir en fonction de son appétit. Il aurait volontiers disparu dans la nuit avec quelques tranches de pain. Mais il répétait seulement :

— Sí! Sí! Ambrosio! Sí! Sí! España. Sí!

Les regards inquisiteurs, les questions, le vin sur la table, le chien sous la table, le tue-mouches au-dessus de la table, le regard fixe du paysan, tout l'opprimait de plus en plus, se refermait autour de lui, se resserrait comme un étau qu'on visse lentement. Tout chassait le sang vers son visage qui s'enflammait peu à peu.

On était bien content qu'il soit enfin arrivé, lui fit savoir le paysan, interrompant à moitié l'inspection de ses mains. On avait presque craint déjà qu'il y ait eu des ennuis. Mais le voilà donc, Ambrosio, tout était bien, parce qu'à l'étable on avait vraiment besoin d'un troisième pour traire, les vaches en effet lâchaient leur lait sans retenue et de plus Blösch, la meilleure vache de l'étable, allait mettre bas, bon dieu, cette nuit presque, il lui ferait signe s'il se passait quelque chose à l'étable, il pouvait compter sur lui, alors il verrait par lui-même ce qu'il en était des vaches sur la Côte longue. Mais dans les champs aussi il y avait encore bien à faire; il ne fallait pas croire qu'ils étaient retardés, pas du tout, mais quand même, on avait certes un tracteur et des machines, davantage que certains au village, ce n'est qu'à l'étable qu'on avait réussi jusqu'ici à échapper au trop moderne, mais enfin le travail ne manquait jamais dans une vraie ferme, surtout que cette année il fallait refaire la clôture du pâturage, et pas avec du sapin, non, cet hiver son fils et lui avaient préparé des piquets de noyer. On avait aussi commencé à donner du fourrage vert, on n'en était pas réduit à trier le mince à la grange pour pouvoir remplir les crèches, de loin pas, mais on peut dire ce qu'on veut, rien de tel qu'une bonne brassée de trèfle pour faire jaillir le lait, enfin, il verrait bien lui-même.

Peu après, de toute sa corpulence enserrée, lacée jusqu'à meurtrir les chairs débordantes, la paysanne gravit les marches devant Ambrosio. C'était un monument que cette femme qui le menait dans les combles. Elle devait faire deux fois son poids à lui, mais elle n'était ni grosse ni balourde. Ce que ses jupes cachaient était apte à l'ouvrage, convenait à la ferme et à l'homme, développait sous le tablier blanc une grâce accorte. Et ses mouvements étaient conformes à son aspect, et elle parlait comme elle se mouvait.

— Sûr que ce n'est pas un palace, mais il y a la bonne chambre en bas et la cuisine aussi est confortable. Faudrait pas qu'on se croie obligé de se terrer ici comme une souris. Manquerait plus que ça !

Ambrosio suivait ses gestes, interprétait le ton et le rythme de sa voix.

— Voilà la chambrette. On l'a préparée voilà bientôt un mois. Les images, on les a mises tout exprès pour notre Espagnol. Bonne nuit donc.

Quand la paysanne eut traversé le grenier et fut redescendue par l'escalier extérieur, Ambrosio inspecta la pièce mansardée.

Faite de planches grossièrement assemblées, toute proche de la grange et de la fourragère, on le sentait à l'odeur, elle s'accrochait sous le toit de la ferme, tel un pigeonnier. Au milieu, lourd comme un autel avec son édredon épais à carreaux rouges et blancs, le lit. À côté de lui, une armoire, dans un autre coin, une chaise et dans une petite commode décorée d'un motif à fleurs, le vase de nuit. Au mur, plusieurs reproductions de peintures d'Albert Anker découpées dans une revue.

Sa valise toujours à la main, Ambrosio examinait l'impressionnant autel à dormir. Il appréhendait le premier matin de travail ; pour dormir dans de tels monuments, il fallait connaître la fatigue musculaire autrement que par ouï-dire ; pour construire de tels instruments de repos, il fallait connaître le bonheur d'un oreiller douillet après une longue journée de dur labeur.

Il déposa sa petite valise sur la chaise, en sortit son portrait de famille, sourit à sa femme et à ses enfants, déposa la photo encadrée sur la commode et roula une cigarette qu'il ne fuma cependant pas car terrassé par la fatigue accumulée il s'était hissé sur le lit et endormi.

En rêve, Ambrosio poursuivit son voyage au centre du pays nanti, mais voilà déjà des pas dans le galetas, un

frôlement dans l'obscurité, la porte s'ouvre et Knuchel inondé de clair de lune dit :

— C'est à propos de la reine, à l'étable, oui, à cause de Blösch. Viens vite, enfile ton pantalon. Les pattes dépassent sûrement déjà.

Jurant à voix basse, Ambrosio suivit le paysan à l'étable.

Les vaches de Knuchel étaient toutes debout. Elles se pressaient dos à dos et fixaient la crèche vide sans mâcher. Seule Blösch, à la place de la reine, près de la porte, était couchée dans la paille. Elle était détachée et à grands coups profonds expulsait la tête d'un veau de son corps. De temps en temps elle s'arrêtait le temps de reprendre son souffle mais ce n'était que pour pousser plus énergiquement encore sitôt après, des vagues faisaient onduler tout son corps, couraient du cou au ventre et aux flancs, coinçant si brutalement les tétines enflées entre les pattes arrières étendues que, cédant à la surpression, elles lâchaient maint trait jaunâtre. Sous la queue relevée à l'équerre, la tête couverte de mucus s'avancait vers la lumière. Secousse après secousse, apparaissaient le museau, les yeux, la bosse des cornes pour disparaître à nouveau dans la vache, soudés aux pattes, avant d'être poussés plus loin encore dans la rigole à lisier lors des contractions suivantes.

Pour l'heure, aucune vie n'animait encore la tête ; le veau naissait, inerte au milieu de l'étable. Mais soudain il émit un son, dégorgea des décilitres de mucus pour libérer ses voies respiratoires, entreprit, avant même que le reste de son corps n'eût suivi, de ramper dans la paille, doté d'une tête seulement, d'un cou et de pattes de devant, tâtonna pour trouver une assise, se tordit à gauche, à droite, jusqu'à ce que des yeux rouges et blancs brillent subitement, louchant déjà pleins de panique en direction des membres pas encore nés.

Puis le nombril parut.

— Encore un coillu. Le diable l'emporte, murmura Knuchel.

Puis il dit à Ambrosio :

— C'est la meilleure vache de toute la Côte longue, mais bon dieu elle a le ventre plein de petits taureaux ! Un dos comme des poutres, des tétines comme un tonneau sans fond, un lait gras comme si on lui donnait de l'Ovomaltine matin et soir, et qu'on me montre un plus joli pelage roux. Il n'y en a pas sur toute la montagne. Mais pourquoi diable faut-il qu'elle fasse chaque année un coillu ?

Il cogna sa pipe contre le banc de l'étable et disparut.

Ambrosio s'approcha de Blösch qui se tournait vers son veau de plus en plus vif et lui flatta l'échine. Le veau et la vache approchèrent tout près leurs têtes, se flairant de leurs naseaux gonflés et humides puis, en un dernier effort commun, brisèrent le cordon ombilical et l'arrière du fœtus glissa dans la paille, petit veau désormais, geignit, soupira, emplit ses poumons : la tête, les pieds, l'arrière et l'avant s'étaient unis en une créature, en un veau raide couché dans la paille.

Blösch manifestait peu. Elle se reposa le temps de quelques inspirations puis se leva, ce qui fut pour les autres vaches de Knuchel le signe du coucher, et se mit en devoir de sécher le nouveau-né. À grands coups de langue, elle essuyait le sang, le mucus et les résidus de placenta, le bousculait ce faisant, lui bourrait les côtes jusqu'à ce que, dix minutes à peine après sa naissance, il tremblote sur ses pattes. Elles étaient minces et fragiles. Du reste, le veau perdit tout de suite l'équilibre, mais il se releva, se secouant comme un boxeur, à chaque fois plus sûr. Il tremblait toujours, retombait dans la paille.

Ambrosio s'assit sur le banc : le veau était et resta debout. Il tanguait encore, dressait le cou pour garder l'équilibre, et pourtant, en quelques minutes, une vie

de vache avait jailli d'une autre et avait dressé ses 50 ou 60 kilos de chair et d'os sur ses jambes.

Rouge et blanc, léché, brillant, le veau se dressait dans l'étable comme s'il y avait toujours été, et à la différence d'Ambrosio, la chose ne semblait pas l'étonner non plus : il était là. C'était sa place. Et maintenant, il avait soif et voulait du lait !

Le lendemain de l'arrivée d'Ambrosio au pays nanti, la ferme de Knuchel fut en émoi dès l'aube. L'escalier de bois extérieur résonnait de pas, de même que le grenier, la grange et la fourragère, et puis de nouveau le grenier : partout un bruit infernal !

Knuchel transpirait, jurait dans la fraîcheur du matin, piétinait son propre sol, tambourinait contre les parois de son étable, contre la porte de sa grange, à en blesser ses propres poings, et jeta une douzaine de ses propres bûches de sapin par-dessus le barbelé dans son propre pré. Aveuglé par la fureur, il retirait les morceaux de la tèche et les envoyait au loin.

— Le diable l'a vu, que le diable l'emporte !

Des coups de pieds résonnèrent contre la niche du chien et contre le poulailler.

Les fenêtres s'illuminèrent. Effarée, la tribu Knuchel sortait des plumes. Poules, coq, chien, vaches et porcs gloussaient, meuglaient, couinaient, cocoricotaient, aboyaient ; des portes de chambre à coucher s'ouvraient, étaient claquées, la maison résonnait de protestations, de pas pressés. Poussant devant elle les trois petits Knuchel, la paysanne se campa sur le pas de porte, les poings sur les hanches. Les enfants cramponnés à sa jupe et à son tablier se frottaient les yeux en fixant leur père dont la fureur décroissait modérément, qui arpentait toujours l'espace devant les étables comme s'il cherchait à traverser les épaisses douves de noyer pour se précipiter dans le creux à lisier.

— Loin, il est loin ! Il a filé ! Quitté la maison !

— Quel tohu-bohu, c'est pas croyable ! dit la paysanne.

— Et au milieu de la nuit, ajouta la grand-mère. J'ai cru qu'il y avait le feu. Tu ne te sens pas bien ? Cinq heures n'ont pas sonné au village et tu cours à travers la maison comme si tu avais le diable aux fesses.

— Puisqu'il est loin, qu'il a filé !

— Tu aurais mieux fait d'acheter une machine à traire. Mais je ne suis qu'une vieille femme. On ne m'écoute jamais, dit la grand-mère.

— Ma foi, j'ai de la peine à y croire.

La paysanne se détacha de ses enfants et une main sur la rampe, demanda :

— Tu es allé voir au galetas, au moins ? Il a pris ses affaires ? Hein, Hans ?

— Par le diable, répondit le paysan, vous pouvez me croire, il a filé. Le lit est vide et il ne se cache sûrement pas dessous.

— Ses affaires ? Ma foi ! elles auront vite été emballées, cria la grand-mère à l'adresse de la paysanne qui grimpa l'escalier extérieur. Il ne devait pas avoir grand-chose dans sa petite valise de rien. Crois-moi, Hans, c'est mieux ainsi ; il n'avait pas l'air spécialement robuste, de toute façon. Et puis te gratte pas le cou comme ça, tu vas encore saigner.

Knuchel ne répondit pas.

Il s'était couché tard, sans trouver le sommeil. Quand il était sorti de l'étable, après la naissance du veau, sa poitrine l'avait fait particulièrement souffrir, il s'était senti oppressé à en étouffer presque, alors qu'il réfléchissait dans le verger. Il avait eu la gorge serrée, ses mains de trayeur étaient saisies de tremblement. Dans la nuit, il avait gratté l'écorce des troncs et des branches de ses arbres fruitiers jusqu'à ce que ses doigts fassent mal. Un de ses ongles, un de ses ongles puissants s'était cassé.

S'agissant de Blösch, des choses étranges se passaient, il en était convaincu depuis longtemps, et il en avait fait le reproche, à la vache d'abord, puis à sa femme, enfin à lui-même. On avait trop gâté cette vache orgueilleuse. N'avait-on pas lu tous ses désirs dans ses yeux globuleux de vache ? Et maintenant, on payait le prix de toutes ces cajoleries, de ces attentions, d'avoir appelé le vétérinaire pour la moindre piqûre de guêpe. Même une nouvelle cloche qu'on lui avait offert au printemps, calibrée, coulée, décorée et marquée « Blösch » tout exprès pour elle. Et tout ça ne l'empêche pas de faire un coillu après l'autre. Knuchel avait craché dans l'herbe, essayé d'uriner. Qu'est-ce qui empêchait cette sale vache de faire une génisse ? Était-ce au-dessous de sa condition de tolérer une de ses semblables sur sa couche ? Craignait-elle la rivalité de ses propres filles ? Une saloperie de vache gonflée, voilà ce qu'elle était, une abjecte héroïne ! Primée, la fierté des foires, un soutien indispensable au rendement élevé de la race selon la *Revue agricole*, et rien que des coillus dans le bide. Mais ça allait changer, on allait s'occuper un peu plus des autres, de la meilleure à la plus médiocre des vaches Knuchel, le compte du fourrage serait le même pour toutes. On allait aider la princesse Blösch à descendre de son trône et rétablir une équitable démocratie bovine dans les étables Knuchel.

Ces résolutions prises, le paysan avait traversé l'herbe humide et était allé se coucher. Pour se venger de la nuit particulièrement brève et de la Blösch encoillonnée, il voulait sortir aussi tôt que possible : on allait faucher l'herbe humide de rosée et l'enfourcher dans les crèches, et c'est en allant chercher l'Espagnol, après avoir cogné plusieurs fois à la porte avec une vigueur knuchélienne et trouvé seulement le lit vide, que la colique était remontée de son estomac pour envahir sa tête comme une mauvaise cuite.

— Arrête enfin de gratter, insista la grand-mère.

— De toute façon, il n'a pas apporté la chance dans sa valise de guenilles, Blösch a encore fait un coillu !

Une nouvelle fois, Knuchel passa sa main dans sa barbe mal rasée.

— C'est ce qui arrive quand on fait venir des étrangers dans la ferme. Mais personne ne m'écoute.

La grand-mère leva les mains comme pour se défendre d'un vol de mouches invisibles.

— Arrêtez un peu maintenant !

La paysanne parlait du haut de la rampe.

— Qu'est-ce que vous croyez. Tout est encore là. Et puis il a une femme et des enfants. Regardez ! Voilà la photo de famille de l'Espagnol !

Elle leur tendait la photo par-dessus la balustrade.

— Eh ben dis-donc ! La grand-mère effrayée se tourna vers la paysanne. C'est pas possible ! Eh ben dis-donc !

Le paysan aussi leva la tête, cessa de se gratter la barbe.

— Mais où est-il ? Qu'est-ce qu'il fait ? Je n'y crois pas vraiment. Il n'a tout de même pas...

Knuchel s'interrompit. Un grincement. Les enfants Knuchel dont les yeux avaient tout suivi depuis le mur où ils s'étaient alignés ricanèrent, cachèrent leur visage dans les pans de leur chemise de nuit : la moitié supérieure de la porte de l'étable s'ouvrait lentement.

— Tonnerre de Brest, mais le voilà !

— Buenos días, dit Ambrosio, et une fois encore, plus bas, buenos días, et une troisième fois, presque inaudible, des lèvres seulement, buenos días.

— Alors tu étais à l'étable. Tu t'es endormi sur le banc, hein ?

L'amorce d'un sourire éclaira le visage rougi de Knuchel. Il soupira.

— Que j'aie pu oublier l'étable ! Le seul endroit où je ne t'ai pas cherché. Bon ben on va y aller. Viens ! J'ai

attelé devant la remise. On va à l'herbe, ça fait du bon lait.

Sans trop savoir ce qui lui arrivait, Ambrosio se retrouva assis sur le tracteur aux côtés de Knuchel, en pantalon court, sandales et chemisette ; le moteur fut mis en marche, Ambrosio se cramponna au strapontin sur la grande roue et l'attelage quitta la cour dans un grand tintamarre.

— Voilà pourquoi, voilà. Toute la nuit tout seul à l'étable. Voilà ce qui arrive.

Les bras toujours levés pour se défendre d'un ennemi invisible, la grand-mère trottina jusqu'à la basse-cour, puisa une poignée de grains dans la poche de son tablier et les jeta aux poules à travers le treillis.

— Petits, petits, venez ! dit-elle, voilà ce qui arrive, petits, petits, bien sûr, toute la nuit tout seul à l'étable, petits, petits !

Une brume grise et bleue s'étendait sur les champs de Knuchel. Ils respiraient sourdement. Des bancs de brouillard montaient à l'assaut de la Côte longue. Les roues du tracteur chassaient des cailloux qui roulaient dans les champs. Le char à herbe cahotait à travers les irrégularités du chemin. Fourches et râteau s'entrechoquaient sur le pont.

— Nous y voilà donc ! Knuchel tira le frein à main et sauta du tracteur.

Ambrosio retira vivement sa main qui avait cherché un appui. Une couche épaisse de graisse qui luisait sous la poussière couvrait tout l'arrière du tracteur.

Et à peine eut-il fait quelques pas hésitants sur le sol knuchélien qu'il en sentit déjà le poids, la force qui vous y retenait, à ce sol glaiseux et vert. Ce vert humide et gras. Vert. Vert. Vert. Comme couvert d'une couche de peinture. Comme de la cire. Vert comme un gazon. Et l'air humide

aussi était vert. Bientôt il ferait l'expérience de ce sol avec tout sont corps, tous ses pores: sous les ongles, dans les cheveux, dans les oreilles! Il ne pourrait plus s'en détacher, devrait s'en nourrir, le fouiller, le creuser, le refermer.

Ambrosio ne savait où ni comment poser les pieds. L'herbe le chatouillait.

— Je vais faucher et tu prendras le râteau. Deux longueurs de pré et puis on charge.

Des deux mains Knuchel avait arraché des touffes d'herbe, les avait examinées, puis les avait jetées en l'air en disant:

— Tudieu, elles aimeront ça. Tu verras à quelle vitesse elle disparaîtra, Tudieu.

Knuchel glissa un brin d'herbe entre ses dents, détela le char et se hissa sur le tracteur. Au bout de son bras hydraulique, la faux se mit à l'horizontale et après un nouveau «Tudieu», Knuchel engagea la vitesse, accéléra et amena les couteaux dans l'herbe.

Il était difficile de tirer l'herbe en andains. Les éteules lui piquaient les pieds. Le râteau était gigantesque. Il ne cessait de s'accrocher. Ambrosio s'agitait furieusement, s'y appuyait de tout son poids. Il transpirait. La fourche à quatre dents se révéla encore plus lourde et plus encombrante que le râteau. Il se cramponna comme à une halberde moyenâgeuse à son manche qui faisait bien deux mètres, faillit se la planter dans le pied. Il avait mal aux mains. Et de l'autre côté du char, Knuchel chargeait son andain sans effort apparent. Ambrosio voulut tenir le rythme, s'essouffla; enfin le chargement fut prêt et il s'y laissa choir épuisé.

De retour à la ferme, il fallut décharger l'herbe, la répartir dans la fourragère avant de la distribuer dans les crèches.

— Pas une fourche d'herbe de plus qu'aux autres à cette foutue Blösch, compris! ordonna le paysan.

Ambrosio ne comprenait pas.

Toutefois, il remarqua pendant que de ses mains pleines d'ampoules il hissait l'herbe devant le museau des vaches que Blösch n'avait pas comme les autres glissé sa tête à travers la grille ouverte ; elle ne s'était même pas levée.

Blösch gisait dans la paille. Ennuyée, elle contemplait son veau, les miroirs à côté d'elle qui avalaient avidement, puis le mur chaulé. Elle qui, poussée par une crainte malade de manquer, ne pouvait d'ordinaire céder une touffe de trèfle sans se battre, fût-ce à un veau de deux quintaux, elle qui aurait tenu la dragée haute aux vaches les plus gourmandes du monde, elle ignorait le fumet de la première herbe des étables Knuchel. Ses rivales unies dans la consommation ne l'intéressaient pas. Rien ne pénétrait son large front de vache. Tout lui était indifférent, tant Knuchel que son veau que le fourrage. Même les chats aux griffes plantées dans la rigole à lisier qui attaquaient de leurs dents acérées le placenta pas encore tout à fait expulsé à moitié caché par sa queue, même les chats ne perturbaient pas son calme apathique.

— Eh ben, dit Knuchel, qu'elle baisse un peu sa tête de bois, sa tronche de taureau. Demain, elle sera la première de nouveau à l'enfiler dans la crèche. Je la connais, de dieu, je la connais cette saloperie de vache. Gourmande qu'elle est, plus gourmande qu'aucune autre et plus avide que la femme à Wildliser ! Et en plus elle veut faire des histoires à présent, et après elle va tirer sur sa chaîne, corner le bois comme une folle jusqu'à ce qu'on ouvre les crèches. Et à peine on a ouvert, elle enfile sa tête dans le foin jusqu'aux oreilles, et que je te sorte la langue, et que je te descende le fourrage jusqu'à m'étouffer presque. Mais cette saloperie de Blösch m'a assez cassé les pieds à présent, qu'elle se foute de

quelqu'un d'autre. Je veux lui faire voir, à cette princesse rouge. Tu peux y compter.

Durant les préparatifs de la traite, Knuchel ne s'approcha pas une fois de la gréviste de la faim, il ne jeta pas un regard au veau non plus, empêcha même Ambrosio de rester plus qu'il ne fallait auprès des deux bêtes.

— Pas la peine de la plaindre, vraiment, laisse-la faire la tête.

Knuchel n'a pas jeté un seul regard sur le nombril du veau, pas une seule fois il n'a palpé son pelage. Il n'a pas non plus examiné sa rétine pour savoir s'il manquait de vitamines, n'a pas inspecté ses voies respiratoires à la recherche de mucus. Knuchel vouait son attention aux autres hôtes bovins de l'étable. Il les câlinait, les cajolait, leur prodiguait des bonnes paroles, les plaisantait, les taquinait. Ambrosio suivait le paysan partout, approuvait de la tête, ici et là effleurait déjà un pelage.

— Eh oui, tu peux le regarder, c'est lui, notre Espagnol, notre vacher. Tu lui tendrais bien la patte, hein? disait Knuchel à la vaillante Bäbe qui léchait le bras d'Ambrosio.

Il faisait encore sombre à l'étable. Deux ampoules dispensaient leur maigre lumière aux douze vaches. Un réseau de toiles d'araignées faisait comme un voile aux murs et au plafond. Le coin d'où Knuchel extirpa la pelle à bouses, la fourche à fumier et le balai d'écurie était sombre lui aussi. Il fit la démonstration de ces outils autour d'une ou deux vaches puis les tendit à Ambrosio avec l'injonction muette de l'imiter.

Les gestes de Knuchel étaient sans équivoque. Ambrosio retenait les mouvements et la manière tout en se disant: Caramba, sabe trabajar para cinco.

Le paysan agissait posément mais avec élégance; pas un doigt ne se courbait sans profit, rien ne bougeait au hasard; calme et immense, il maniait la pelle à bouse,

la fourche à fumier, la fourche à paille, le balai comme si c'étaient des prolongements naturels de ses bras et pas des outils herculéens beaucoup trop grands, pas de véritables monstres, tels qu'il n'en existe pas d'exemple dans toute la Corogne.

Ambrosio criait « Hooo ! » et « Huuuue ! » aux vaches, et avec ces deux premiers vocables de la nouvelle langue, il se glissait entre leurs corps. Il s'appuyait contre leur arrière-train, les poussait par le flanc, et malgré les sandales qui chaussaient ses pieds nus, il marchait où il le fallait, dans le purin, dans la merde, dans la paille qui piquait, ne pensant qu'à la fourche trident qu'il convenait de passer à côté et entre les pattes. Il soulevait, poussait le fumier sans toucher une patte, étalait la paille, écopait des coups de queue humides au visage, mais ce qu'il faisait, de Bābe à Blösch, c'était du bon travail d'étable.

— C'est sûrement comme ici, en Espagne, dit Knuchel. Ce n'est pas très différent sans doute, hein ? Quand le fumier est bien sorti, la traite est à moitié faite ! C'est pas vrai ?

Il observait ce qu'Ambrosio grattait sous les vaches avec sa pelle, observait le flot bleu-vert, plongeait sa propre botte dans la rigole à purin quand elle était encombrée, poussait, poussait, comme en jouant, les mains dans les poches, poussait jusqu'à ce que gras et mou le paquet plonge dans la fosse à purin. Si ça se trouve, ce maigrichon d'Espagnol saura encore traire comme il faut, se disait-il. Il riait intérieurement, et quand Ambrosio prenait quelques brins de paille fraîche de trop sur sa fourche, il arrachait les brins jaunes du tas et les rejetait sur la couche.

— Le fumier seulement, rien que le fumier ! riait-il, on n'amène que le fumier sur le tas de fumier. Et puis ne charge pas trop la brouette. Mieux vaut faire un voyage

de plus. On n'est pas pressés, prends ton temps, on a vite fait de verser la brouette. Bon, eh bien finis-en, on veut se mettre à traire !

Il fallait que Knuchel sache enfin ce qu'il en était de son coup de main, à l'Espagnol. Savait-il ou ne savait-il pas ? Voilà la question. Ses articulations noueuses de trayeur le démangeaient. Sa mâchoire se tordit, tendant les muscles du cou et des joues. Une fois de plus, il gratta ses plaies enflammées. Le laitier se mêlerait-il indéfiniment et impunément des affaires des autres ? Ce malotru n'avait-il pas traîné ce docile Espagnol comme une vieille serpillière sur tous les sols malpropres du village, tonnerre, avant même son arrivée, dans toutes les fosses à purin ? Cette crevure de fromager ! Que n'avait-il pas reproché à cet homme, et qu'il ne connaissait même pas ? Et est-ce que ça le regardait ? Et le bétail n'aurait-il pas aussi son mot à dire ? On allait bien voir ce qu'en diraient les vaches à présent.

Devant l'étable, Ambrosio examina le tas de fumier. C'était une montagne brune et noire édiflée brouette après brouette. Sur deux côtés, elle épousait la courbe de la rampe et la paroi extérieure de l'étable. Les deux autres faces, sur les deux mètres et demi de leur hauteur, étaient décorées d'une tresse en méandres. À la fourche, une fois par semaine, Knuchel et Ruedi avaient attrapé les fils et les touffes qui débordaient pour les rabattre comme le vannier fait des joncs, en les tressant ensemble. Cela assurait le maintien du tas, lui donnait de l'allure et garantissait fraîcheur et humidité au fumier.

Qué montón de mierda, pensa Ambrosio. Cela pénétrait sa peau comme une pommade le nez. Les essaims de mouches bourdonnaient. La brouette était surchargée. Une planche de sapin servait de rampe. Elle vacillait sous les pieds d'Ambrosio. En bas, un jus noirâtre coulait dans la rigole. Dans une flaque, Ambrosio recon-

nut les traits déformés de son visage. La planche était glissante. Ambrosio lotta, lotta contre une chute dans la merde. La brouette de plus en plus lourde s'enlisa. Les mouches bourdonnaient autour de ses jambes, entraient dans ses yeux. Il cligna, n'ayant pas de main libre pour se défendre. Caramba! D'un dernier effort, il propulsa la brouette, la redressa; le chargement se mit à glisser. Lourd et mou, le fumier rejoignit le fumier. Caramba! Si ses mains avaient été propres, Ambrosio aurait roulé une cigarette à présent, malgré la vermine et la puanteur. Debout au sommet du fumier knuchélien, il aurait redressé son dos et inspiré profondément la fumée avant de la souffler contre le ciel. Au lieu de quoi il ramena la brouette renversée sur la planche et, marchant devant, la redescendit du tas.

Le paysan attendait. Il tendit à Ambrosio un savon STEINFELS d'un kilo et fit un geste vers la fontaine. C'était un bloc de savon rugueux qui pesait à la main comme une tuile. Eso para lavar las manos? Quel bloc anguleux. Le fumier avait formé une croûte. Ambrosio frotta comme un fou, se savonna, rinça, se savonna encore, rinça mieux. La saleté était récalcitrante. Il ramassa une poignée de sable au pied de la fontaine, le frotta sur les plis et les pores; il passa une brosse qui traînait par là sous ses ongles.

— Eh, pas avec ça! Knuchel s'approcha et empoigna la brosse, c'est pour les bidons, les seilles et la passoire. Viens à présent. Il rit. Tes pognes sont assez propres, plus propres que celles d'une sage-femme. Ma parole, tu es comme le vétérinaire. Lui non plus n'en finit jamais de barboter dans la fontaine. Et puis ce qu'il use de savon. Une demi-livre à chaque fois. Mais tu ne vas pas opérer, traire seulement. Knuchel rit et saisit la seille. Traire seulement, pas opérer, rien que traire, ha ha ha!

Et voilà Ambrosio installé sous une vache à Knuchel.

Le paysan avait fait sa démonstration sur Bössy, cette sauteuse, avait montré comment on s’y prenait à la Côte longue.

— Il n’y a personne au monde qui traite avec autant de précision que nous ici, avait-il dit.

Bössy était dans la force de l’âge, bonasse et pleine et ferme bien qu’un peu courte sur pattes. Mais elle avait moins de patience qu’un veau assoiffé. Au premier bruit des bidons à la fontaine, elle s’excitait à en lâcher son lait. Alors que ses compagnes se mettaient à meugler ou succombaient au frottement régulier du cou contre la chaîne, les tétines de Bössy, au moindre bruit métallique se mettaient à suinter. Souvent avec retenue mais parfois avec un débit impertinent. Durant les premiers mois de sa lactation surtout, elle ne pouvait pas changer de position sans céder à la surpression entre ses pattes arrière. Mais seuls les chats en étaient ravis. Été comme hiver, une demi-heure avant la traite, ils attendaient dans le couloir pour se précipiter tous ensemble sous Bössy au premier tintement des bidons. Le paysan, lui, n’aimait pas voir disparaître les filets blancs dans la gueule des chats et trayait toujours Bössy en premier.

Ambrosio avait fait bien attention.

Il avait observé comment le paysan avait dirigé les premiers jets de chacun des quartiers non pas dans la seille ni dans la paille mais l’un après l’autre dans un godet noir, conformément à l’article 64, alinéa 5 de l’Ordonnance sur les denrées alimentaires et les instruments, afin d’en examiner la nature. Il n’avait constaté ni grains ni flocons ni aucune autre irrégularité et, visant cette fois-ci la seille, le paysan s’était mis à presser et à tirer plus fermement. Avec une souplesse étonnante les mains knuchéliennes s’étaient mises en route sous le ventre de Bössy. Carrées mais pas sans harmonie, elles avaient tout de suite trouvé un rythme stable qu’elles avaient su tenir

sans interruption jusqu'à la fin de la traite. Ce faisant, la seille ovale entre ses genoux s'était remplie à ras bord de lait et de mousse.

Puis ç'avait été au tour d'Ambrosio de montrer sa science.

Après avoir retroussé ses manches récalcitrantes jusqu'aux épaules, il avait plongé profondément dans la graisse à traire, s'était raclé la gorge et, à la manière de son pays, afin que le lait coule, avait craché un bon coup. Il avait serré au dernier trou la lanière du botte-cul et s'était approché des bêtes. Les carcasses anguleuses de l'arrière-train de vaches se présentaient comme des montagnes à déplacer. Il fallait qu'il les sépare, qu'il creuse une brèche pour accéder aux tétines pleines de Flora, qu'il attrape au vol les queues qui gigotaient, passe la boucle de caoutchouc autour de leurs extrémités touffues, et ces monstres aveugles d'os et de peau ne voulaient pas remuer, fût-ce d'un millimètre ; il avait beau commander, boxer leur flanc à gauche et à droite, l'arrière-train des bêtes était coulé d'un bloc, sertis dans le sol étaient leurs sabots, et à l'avant, au bout des longs cous, dans les têtes obtuses, on s'inquiétait peu de cet étranger incapable même en se hissant sur la pointe des pieds de jeter vraiment un regard par-dessus leur dos.

Flora, en qui s'était éveillé la veille une ambition productiviste, faisait cause commune avec sa voisine Meye. Elles se frottaient avec tant de conviction que Knuchel non plus ne put libérer l'accès aux tétines de Flora pour Ambrosio.

— Qu'est-ce que c'est que ce cinéma ? Bande de bécasses, on dirait que c'est la première fois ! Viens, prends d'abord Meye, puisque c'est ainsi.

Puis Ambrosio se mit à traire.

Pendant qu'il la préparait, Meye avait bien émis quelques meuglements méfiants, s'était déplacée laté-

ralement pour tenter, avec la patte arrière repliée, de repousser la seille. Ambrosio avait pressé son front contre son flanc et entrepris de lui masser le ventre en commençant bien en haut, à l'attache des mamelles. Le flux d'hormones une fois amorcé, Meye ne s'était plus défendue, avait lâché son lait et, dès les premiers traits, s'était installée docilement, large et basse au-dessus de la seille.

Knuchel tendit le cou. Sa lèvre inférieure se glissa pardessus la lèvre supérieure. Il suçait.

— Voyez cette Meye, d'abord elle fait la folle comme une bécasse et puis... sacrée Meye!

Le pis de Meye était légèrement carré, l'avant et l'arrière en étaient proportionnés conformément aux règles d'élevage, les quartiers étaient fermes, réguliers, parcourus d'artères bleuâtres et saines, aucune cicatrice aux tétines, aucune gerçure susceptible de s'infecter, et toutes quatre étaient parallèles, étanches, dotées de muscles de rétention bien ronds. Le tout était haut perché entre les pattes arrière et avait juste la largeur qui n'entravait pas une démarche commode. Ce pis quasi idéal n'avait qu'un défaut: des poils indésirables poussaient sur un des trayons. Ils frisaient autour de la peau rose comme des fils. À cause de ces « boucles du diable » comme Knuchel les appelait, Meye avait refusé d'allaiter ses veaux dont la soif insatiable ne connaissait pas d'égards. Ils avaient suçoté, tiré sur ces poils jusqu'à ce que Meye n'en puisse plus. Ambrosio comprit tout de suite la situation, il saisit ce traxon encore plus délicatement que les autres et en extirpa le lait non pas en tirant mais en le pressant alternativement entre ses doigts. Il lui était facile de travailler en douceur. Ses mains étaient blessées, couvertes d'ampoules dues à l'outillage knuchélien. Les trayons tièdes atténueraient peut-être un peu sa douleur.

Knuchel se baissa, sa lèvre inférieure suçotait joyeusement la supérieure. Il entendait éclater les bulles de lait dans le tissu glandulaire de Meye; comme s'il trayait lui-même, la tête appuyée contre son ventre, il entendait le lait courir à travers les canaux et les soupapes du pis activé, il l'entendait s'accumuler dans les réservoirs au-dessus des trayons, il entendait le sang pulser et pousser, il aimait le tintement des premiers traits. Ils frappèrent le fond de la seille dans un roulement métallique. Il écouta le sifflement plus sourd du récipient qui se remplissait.

— Quelle musique, hein! chuchota-t-il à Ambrosio par-dessous le ventre de Meye. Il lui massait la racine de la queue pour qu'elle ne se relâche pas. Si seulement le laitier était là, ce crétin gonflé, se disait Knuchel, il pourrait enfin apprendre quelque chose. Exactement. Et la grand-mère aussi. Tudieu. Machines à traire. Machines à traire. Faudrait pas croire. J'aime mieux ce que fait cet homme, c'est sûr. Qu'ils viennent à présent, les beaux messieurs représentants, qu'ils débarquent avec leurs cravates et leurs serviettes de cuir. Mais quand il y a quelque chose à voir, il n'en vient jamais point. Pas un. Même pas celui de la coopérative agricole. M'étonnerait pas qu'ils sortent un papier de nouveau, un chiffon avec des chiffres d'Amérique, ils en ont toujours un en réserve. Il n'y a plus de vacher capable de nos jours, qu'ils disent, qu'ils viennent voir! Ils pourraient ouvrir leurs grands yeux jusqu'à ce qu'ils roulent dans le fumier. Non, non, cet Espagnol il est en ordre, on peut sans crainte lui confier les meilleures tétines, il n'abîme rien, il a ça dans les mains, il a ce qu'il nous faut, bien mieux qu'un aspirateur à lait, bien mieux, Ambrosio. Et il ne consommait pas d'électricité.

Elles étaient bien un peu étroites pour son goût, les mains d'Ambrosio, à y regarder de près, même un peu maigres. Il avait même l'impression que les doigts de sa

femme étaient plus gros. Mais ce qu'il en fait, c'est honorable. Seulement, il lui manque un peu d'équipement, il lui faut un vrai pantalon, une veste, des bottes et quelque chose à se mettre sur la tête, on ne travaille pas dans l'étable knuchélienne en sandales.

Ambrosio se leva. Le botte-cul avait un peu glissé. La seille était pleine à ras bord. Le paysan rentra la tête, raccourcissant le cou. Le lait de Meye pesait lourdement au bout du bras d'Ambrosio. Il titubait. Caramba, por qué todo es de tamaño enorme. Devant l'écurie, un bidon se trouvait sur la remorque à chien. Ambrosio étendait le bras pour maintenir son équilibre. Il passa devant le paysan avec le lait et le vida dans le bidon à travers la passoire. Il s'y forma une couronne de mousse.

— Qu'est-ce que tu en dis? tu veux essayer encore une fois? Peut-être avec Flora. C'est pour essayer seulement, ça ne coûte rien. Dis, qu'est-ce que tu en penses?

Ambrosio essaya.

Avant même qu'il ait posé un pied sur la couche, Flora lui fit de la place pour qu'il puisse s'asseoir. Elle tenait sa queue immobile entre ses pattes, à l'autre bout, baissa la tête; le bruit de chaîne cessa, le meuglement fit place à une respiration calme et régulière. Ambrosio assura ses pieds dans la paille, plaça la seille, appuya son front contre le flanc, empoigna les trayons, Flora ne lui était plus que tétine.

— Tonnerre de dieu! Knuchel en perdit le contrôle de sa lèvre inférieure. La supérieure avait disparu. Même Flora laissait approcher l'étranger, ne faisait plus de manières. Il alla prendre un botte-cul et une seille, enfonça son capet sur son front et s'assit sous Bābe tout au fond de l'étable, à côté de Fleck qui était particulièrement impatiente de donner son lait.

La traite du lundi matin se poursuivit à quatre mains dans le même tempo. Il n'y eut pas de *rallentando*. Le lait